

Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227225>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 octobre 1949.

Cher papa,

A peine Monsieur Queuille avait-il exprimé son désir de s'en aller, qu'une lettre portant mention « Café de la Cloche » nous annonçait le retour à Paris, pour le même jour, de Casimir Buffet. Il me demandait de venir l'attendre à la gare, ce que je fis avec tout l'empressement permis par mon tempérament.

Un bref coup d'œil au journal du soir, acheté à la sortie du métro, m'apprit que si l'on s'étendait longuement sur le départ du président, personne ne mentionnait en revanche l'arrivée de mon important camarade. Il est vrai que c'était un journal de gauche.

Et quand le train qui contenait dans ses flancs ce pur joyau du sol natal stoppa en crachotant sur les tampons noircis, nous n'étions que trois à l'attendre : un porteur anonyme No 243, son bancal chariot et moi qui claquais maladroitement des dents, en esquissant un sourire considérablement refroidi par la température ambiante. Je n'eus pas trop à me forcer car, à peine Buffet avait-il franchi la portière, ouverte d'un magistral coup de pied qui dut enlever pour 500 francs de peinture, que le dit sourire se figea définitivement. Je venais d'apercevoir, sous le col relevé de l'imperméable, la cravate noire des jours sombres. Je me composai rapidement un visage de circonstance, sans toutefois réussir à supprimer le ridicule entre-choquement de mes dents. Quand Buffet eut descendu les trois marches qui nous séparaient, je pris sa main dans les miennes en balbutiant d'incohérentes condoléances que je ponctuais d'un intelligible « comment vas-tu ? »

La réponse ne se fit pas attendre.

— Magnifiquement, petit, j'ai dormi comme un conseiller d'Etat.

C'est sa plaisanterie favorite, qu'il a coutume d'appuyer d'un rire oléagineux. Il ne faillit point à cette tradition. Surpris par cette gaité déplacée, je fixais désespérément sa cravate sans oser faire semblant, comme à l'ordinaire, de trouver le mot drôle. Cette omission inhabituelle suspendit son rire et il me regarda fixement.

— Qu'est-ce qui ne va pas, petit. Es-tu malade ?

Je fis non de la tête. Il enchaîna, joyeux :

— Alors, pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement ?

C'en était trop ! Tant de légèreté me mit hors de moi. Je lui fis vertement observer que s'il voulait que j'aie réellement la tête dont il parlait, il n'avait qu'à me prêter sa cravate pour me servir de cache-col.

L'allusion était nette. Aussi Buffet ne put-il faire autrement que de la comprendre. Il répliqua sur le ton du barbu qu'on complimente de la longueur de son système pileux.

— C'est cette cravate qui te chagrine, petit ? Tu trouves sans doute que le noir ne me va pas, mais que veux-tu, il y a des jours où l'élégance doit céder le pas aux sentiments. Tu te souviens sans doute de la tante Henriette, qui disait toujours en te voyant : « Comme il est grand, ce petit » ? Eh bien, elle est morte la semaine dernière. Tout bêtement d'ailleurs : en courant après le chat qui venait de lui voler ses lunettes. Croyant ouvrir la porte de sa chambre pour sortir, elle s'est trompée, et elle a ouvert celle du buffet en chêne. Comme elle avait pris son élan, elle est venue s'assommer contre la soupière et les assiettes à dessert. En rentrant

de traire, la Berthe l'a trouve étendue de tout son long sur le tapis de coco au milieu de la vaisselle en petits morceaux. Il n'y avait plus rien à faire, si ce n'est la porter dans son lit et ramasser les débris du service dont il ne restait intact que le saucier.

Deux jours plus tard, on l'enterrait derrière l'église en toute simplicité. En rentrant à la maison, après la cérémonie, la Berthe a trouvé, sous le matelas de la

tante, un billet jauni qui voulait être son testament.

— Qu'y avait-il d'écrit ?

— Qu'elle nous léguait la seule chose qu'elle possédait !

— Et quoi donc ?

— Son service de table en Limoges dont la Berthe avait, la veille encore, essayé vainement de recoller les morceaux.

Ton fils affectionné : Justin.

p.c.c. Claude Marti.

Un pied cassé

Le docteur D. était très aimé de la population du village. Comme tant de médecins de campagne, il était serviable et dévoué, bien au-delà parfois du mérite de ses clients ! La Municipalité elle-même, lorsque quelque rapport aux autorités lui donnait de la tablature, avait recours à ses lumières d'homme cultivé. Dame ! l'orthographe pose de ces problèmes...

Il y avait cependant deux ou trois citoyens qui, tout en reconnaissant les vertus de ce médecin, faisaient des réserves. En effet, il arrivait que les épouses morigénassent leur homme sur leur conduite ou leur intempérance. A cela, rien que de très normal. Mais ces messieurs pensaient qu'en plus d'une circonstance, les arguments utilisés par ces dames devaient avoir été inspirés par le docteur, au cours de la « consulte ». Joseph, par exemple, n'a jamais pu digérer que sa femme ait parlé, à table, de l'éthylisme et fait mention d'un *cardiogramme*. C'est pour cela sans doute, qu'un soir de beuverie au plus profond du carnotzet d'Edouard, Joseph eut une idée assez saugrenue :

— Si on téléphonait au docteur de venir nous rejoindre ?

On eut beau faire remarquer à Joseph que les médecins n'aiment pas à être dé-

rangés passé minuit, qu'ils ont peu de temps pour dormir et qu'ils sont souvent obligés de se tenir à disposition de quelque femme en passe d'accoucher. Rien n'y fit. Joseph tenait à son idée. Il grimpa jusqu'à l'étage où était le téléphone et redescendit presque aussitôt en annonçant que le docteur avait accepté avec empressement.

— Qu'est-ce que tu lui as dit pour le faire venir ?

— Mais rien d'autre que ça nous ferait plaisir de trinquer une fois avec lui, assura, goguenard ce sacré Joseph.

— Nom de sort, il a accepté, je ne l'aurais pas cru ! fit Edouard, tout content de voir dans quelle haute estime le médecin tenait sa maison, en tout cas sa cave !

Peu d'instant après, en effet, le docteur survenait, sa trousse à la main, et descendait les escaliers de la cave.

L'assemblée, joliment noire, disparaissait dans la fumée et les deux falots-tempête qui éclairaient la cave avaient toutes les peines du monde à rendre reconnaissables les visages des buveurs.

— Bonsoir, messieurs, dit aimablement le médecin.